

Charles
Bricman
Comment
peut-on
être belge ?

Café Voltaire
Flammarion

Charles
Bricman
Comment
peut-on
être belge ?

« Les événements de Belgique
sont bien compliqués. »
Talleyrand (en 1831).

Café Voltaire

Flammarion

Comment peut-on être belge ?

DÉJÀ PARUS DANS LA COLLECTION CAFÉ VOLTAIRE

- Jacques Julliard, *Le Malheur français* (2005).
Régis Debray, *Sur le pont d'Avignon* (2005).
Andrei Makine, *Cette France qu'on oublie d'aimer* (2006).
Michel Crépu, *Solitude de la grenouille* (2006).
Élie Barnavi, *Les religions meurtrières* (2006).
Tzvetan Todorov, *La littérature en péril* (2007).
Michel Schneider, *La confusion des sexes* (2007).
Pascal Mérigeau, *Cinéma : Autopsie d'un meurtre* (2007).
Régis Debray, *L'obscénité démocratique* (2007).
Lionel Jospin, *L'impasse* (2007).
Jean Clair, *Malaise dans les musées* (2007).
Jacques Julliard, *La Reine du monde* (2008).
Mara Goyet, *Tombeau pour le collègue* (2008).
Étienne Klein, *Galilée et les Indiens* (2008).
Sylviane Agacinski, *Corps en miettes* (2009).
François Taillandier, *La langue française au défi* (2009).
Janine Mossuz-Lavau, *Guerre des sexes : stop !* (2009).
Alain Badiou (avec Nicolas Truong), *Éloge de l'amour* (2009).
Marin de Viry, *Tous touristes* (2010).
Régis Debray, *À un ami israélien*, avec une réponse d'Élie Barnavi (2010).
Alexandre Lacroix, *Le Téléviathan* (2010).
Mara Goyet, *Formules enrichies* (2010).
Jean Clair, *L'Hiver de la culture* (2011).

Charles Bricman

Comment peut-on
être belge ?

Café Voltaire
Flammarion

© Flammarion, 2011.
ISBN : 978-2-0812-6315-4

À Kevin et à Steven, mes fils

I

LA BELGIQUE EST UNE ÉPONGE

Je suis belge. C'est une drôle d'idée mais je n'y peux rien, c'est de naissance. Je suis de ce pays étrange, peut-être unique en son genre, dont la plupart des ressortissants ont pour curieuse habitude de s'excuser d'en être. Voyez, je n'arrive pas moi-même à m'en empêcher tout à fait. Comme si c'était une tare d'être belge. Une maladie un peu honteuse, un mauvais coup du sort. Quelque chose qu'on chuchote avec un air entendu et dont on espère que cela suscitera un peu d'indulgence, de la compassion. On attend la question suivante car on sait bien qu'on n'a pas tout dit quand on a fait l'aveu de pareille infortune. Ah ! Est-on flamand ou wallon ? Arrêtez ! Ce n'est pas aussi simple. Moi, par exemple, je ne suis ni l'un ni l'autre, figurez-vous. Je partage avec les Wallons ma filiation francophone – ma patrie, c'est ma langue, comme ont dit Albert Camus et, plus joliment encore à l'oreille, Fernando

Pessoa : *A minha pátria é a língua portuguesa*. Mais j'ai aussi en commun avec les Flamands une part essentielle de mon imaginaire, entre autres nourrie de Brel et de Verhaeren, de Permeke et d'Arno. Je ne me sens jamais si bien chez moi que sur la digue qu'assaillent *les chevaux de la mer (...)* qui fracassaient leur cri-nière devant le casino désert¹, ou alors entre les tours de Bruges et Gand², à moins que ce soit dans l'ombre de la cathédrale³, à Anvers, là où les cafés ont des noms baroques comme leur façade, allez donc y voir, c'est la ville de Rubens et des filles gentiment potelées. Et puis sur la place Sainte-Catherine, à Bruxelles, bien sûr. Là, c'est vraiment chez moi. Car je suis aussi bruxellois, ce qui est une façon d'être deux fois belge. On distingue en Belgique trois grandes catégories d'indigènes, voyez-vous : les Flamands, les Wallons et les Belges, autre nom du bâtard. Je suis de la troisième race et le revendique.

Tout près de chez moi, à Ixelles, qui est celle des dix-neuf communes bruxelloises qu'un édile un peu myope prétendit un jour définir comme une *oasis francophone*, il m'arrive de

1. Dans *Comme à Ostende*, paroles de Jean-Roger Caussimon.

2. Dans *Marieke*, paroles de Jacques Brel.

3. *In de Schaduw van het Kathedraal*, café-restaurant.

m'arrêter devant le monument érigé à la mémoire de Charles De Coster, au bord d'un étang que des canards débonnaires partagent avec quelques cygnes prétentieux. On y a représenté Tijl dans son chagrin. Assis sur un muret, il pleure son père de plume, l'écrivain disparu. Nele, sa compagne, le console gentiment. Dans la pierre on a gravé ces mots tirés de la dernière page de son histoire : « *Est-ce qu'on enterre Ulenspiegel, l'esprit, et Nele, le cœur de la mère Flandre ?* » La légende de Tijl a vu le jour au XIV^e siècle, en Allemagne, mais avant de mourir à Ixelles, De Coster, qui était né à Munich d'un père flamand et d'une mère wallonne, en a fait un récit quasi rabelaisien de la résistance à l'occupation espagnole, au temps du roi Philippe II et du méchant duc d'Albe. Une légende allemande, un occupant espagnol, des résistants flamands, une maman wallonne, un écrivain français né en Bavière : c'est un peu tout ça, la Belgique. Entre autres. La Belgique, si elle existe vraiment, est une éponge. Elle absorbe les fluides qui viennent de partout à l'entour et les restitue imprégnés de saveurs et de fragrances nouvelles, parfois détonantes. Ou insipides. Mais forcément métisses. Nous sommes ce qu'on appelle ici des *zinnokes* pour désigner ces chiens des rues à l'ascendance improbable. Nous avons bien du mal à dire ce que nous sommes et plus encore à l'expliquer à nos voisins. Sauf à leur indiquer que nous ne

sommes pas hollandais, ni allemands, ni luxembourgeois, ni français, mais quand même un peu de tout ça et d'autre chose encore, à des degrés très variables selon les individus. Un concentré d'Europe mijoté à l'étuvée.

Talleyrand s'est trompé

C'est un peu déconcertant, il faut le reconnaître. C'est flou. Beaucoup d'autres peuples accepteraient-ils de bon cœur de se définir ainsi en creux, par ce qu'ils ne sont pas plutôt que par ce qu'ils croient être ou par ce qu'on leur a enseigné qu'ils étaient ? Peu après la conférence de Londres qui reconnut l'indépendance de la Belgique, en 1831, Talleyrand, qui en fut un acteur essentiel, aurait prophétisé : « *Les Belges ? Ils ne dureront pas. Ce n'est pas une nation, deux cents protocoles n'en feront jamais une nation. Cette Belgique ne sera jamais un pays, cela ne peut tenir.* »

Talleyrand s'est trompé. Les Belges ont duré. La Belgique est un État indépendant depuis cent quatre-vingts ans. C'est déjà plus que l'État italien (dont l'unité date de 1860) ou que le Reich allemand (1871). Près de deux siècles d'existence lui ont donné la patine qui confère une certaine respectabilité. Le monde s'y est accoutumé. Faudra-t-il qu'il s'en déshabitude ?

« *Les événements de Belgique sont bien compliqués.* » Là-dessus, au moins, le prince des diplomates était clairvoyant, car le mot est également de lui. Et ce constat-là est toujours actuel. Les événements de Belgique sont restés compliqués, on peut même dire qu'ils se sont encore considérablement complexifiés. Et comme en 1830, quand ils menaçaient le nouvel équilibre européen consacré par le Congrès de Vienne, l'Europe les observe, perplexe et probablement un peu inquiète. Les tensions qui écartèlent le pays et menacent de le déchirer préoccupent les États que questionnent parfois des failles et des fractures semblables entre leurs peuples et leurs régions. Cela devrait suffire à justifier qu'on prenne le temps de comprendre ce qui s'y passe et d'explorer les avènements possibles ou souhaitables.

J'observe ces événements depuis quarante ans. Presque toute une vie de journaliste et de « spectateur engagé ». Je ne prétends pas à l'objectivité car on parle toujours de quelque part et l'on ne voit jamais qu'avec ses propres yeux, mais qu'on ne compte pas non plus sur moi pour satisfaire aux injonctions d'une quelconque loyauté « tribale », dans un camp ou dans un autre. J'entends rester « au-dessus de la mêlée » et tenter de comprendre pour aider à comprendre. *Aussi honnêtement que possible*, comme disait Raymond Aron, *sans jamais*

perdre conscience des limites de mon savoir.
Quitte à fâcher le pays d'où je viens.

*

S'il faut commencer quelque part, je retournerai au début de mon propre trajet, le 18 février 1970. J'ai dix-sept ans et je ne suis pas en classe, c'est un mercredi en début d'après-midi. J'ai commencé à m'intéresser à la politique de mon pays. Je suis vissé devant la télévision et je regarde sur l'écran un homme de petite taille gravir les quelques marches qui conduisent à la tribune de la chambre des représentants. C'est le Premier ministre, Gaston Eyskens. Un député de l'opposition a demandé par motion d'ordre si toutes les séances de l'Assemblée feraient désormais l'objet d'une retransmission en direct à la télé. Avec le fameux zézaïement qui le rend si sympathique à tout le monde, le président Achille Van Acker – *Açille*, ironisent les humoristes – lui a répondu que toutes les déclarations gouvernementales étaient enregistrées et que celle-ci était diffusée en direct en raison de sa particulière importance. Le député n'a pas insisté. Il était content, ses électeurs avaient pu le voir sur le petit écran, bien réactif à l'avant-scène.

Gaston Eyskens est raide dans son costume sombre, comme s'il avait avalé son parapluie. C'est son style, le port de tête altier, le menton en pointe comme la proue orgueilleuse d'un navire. Il a de la prestance mais son maintien lui donne souvent un air hautain, méprisant croirait-on, qui fait qu'on le caricature volontiers dans les journaux satiriques sous les traits d'un petit Bonaparte, la main glissée dans le gilet, le chapeau à cocarde sur la tête. Il n'est pas populaire. Mais c'est un homme d'État, même si ce n'est qu'aux dimensions de celui dont il s'occupe. Il est de Louvain (*Leuven*, plutôt), où il enseigne aussi l'économie, à l'université catholique fondée au XV^e siècle par le pape Martin V. C'est donc un Flamand, mais il manie la langue française comme personne, avec seulement un léger accent. Il a déjà été Premier ministre à trois reprises. En 1950, son premier gouvernement avait organisé la consultation populaire sur le retour du roi Léopold III, à la fin de la Question royale qui, après la guerre mondiale, divisa profondément l'opinion et fit quatre morts dans une violente manifestation à Grâce-Berleur, en Wallonie rouge. Avec le deuxième, il réussit à mettre fin, en 1958, à la « guerre scolaire » qui faisait rage entre partisans de l'enseignement catholique et de l'école officielle. Le troisième donna dans la précipitation l'indépendance au Congo et dut ensuite affronter les grèves insurrectionnelles

de l'hiver 60-61. Il fut ainsi l'homme de toutes les grandes crises belges de l'après-guerre, car nous avons connu de grandes crises. Certains disaient aussi de lui, dans son propre parti, qu'il était surtout l'homme de toutes les défaites. Parce qu'à chaque fois il avait dû faire des concessions. Ses adversaires aussi, bien sûr, mais ça comptait moins. On souffre toujours plus de ce que l'on concède que l'on ne jouit de ce qu'on obtient. Il n'empêche que sans Eyskens, la Belgique aurait pu sombrer dans de vraies tragédies.

Sous cet angle, son rappel aux affaires, à l'âge où les gens normaux prennent leur retraite, n'était pas bon signe. Son prédécesseur avait dû démissionner, en 1968, sur cette affaire de Louvain qui avait fait retentir dans la vieille cité brabançonne les cris abjects de « *Walen buiten !* » (les Wallons dehors) et s'était soldée par la scission de la vénérable université bilingue. « *Un crime contre l'esprit* », avait tonné son protecteur francophone. Un crime contre la langue néerlandaise aussi. Dans ses *Mémoires*, le fils de Gaston, Mark, qui fut Premier ministre lui aussi, signale que « *Walen buiten* », en néerlandais, est un fâcheux gallicisme auquel il eût fallu préférer « *De Walen eruit !* », qui, sans être plus courtois, aurait été linguistiquement plus acceptable. À Paris, un jeune journaliste d'origine belge, Albert du Roy, venait de publier un essai

retraçant depuis ses origines l'histoire du contentieux communautaire. Je l'avais dévoré et annoté fiévreusement. Son titre : *La Guerre des Belges*.

Le président de la Chambre donne la parole au chef du gouvernement. Avant d'énumérer la liste des réformes que son équipe se propose d'apporter à la Constitution de 1831, Gaston Eyskens prend le temps de lâcher, en néerlandais, deux phrases soigneusement balancées à l'intention des historiens qui s'en sont naturellement emparés et que rituellement je récite à mon tour :

L'État unitaire, tel que les lois le régissent encore dans ses structures et dans son fonctionnement, est dépassé par les faits. Les Communautés et les Régions doivent prendre leur place dans les structures rénovées de l'État, mieux adaptées aux situations spécifiques du pays.

Ainsi commença la réforme de l'État belge, le 18 février 1970.

Quarante années plus tard, elle est toujours en chantier et les crises communautaires se succèdent. Une grande lassitude a gagné les esprits. La rumeur se répand même que, tout compte fait, la Belgique pourrait aussi bien disparaître et être remplacée par... Par quoi, au juste ? On n'en sait rien. On ne sait pas non plus comment.

La scission de la Tchécoslovaquie, en 1992, était une sinécure en comparaison de ce que serait celle de la Belgique. Que faire de Bruxelles, ville historiquement flamande mais dont la majorité des habitants est francophone ? Que faire de la dette publique, abyssale ?

On n'en était pas encore là en 1970, quand Gaston Eyskens fit sa déclaration. Ce fut malgré tout un choc. On disputa furieusement sur l'opportunité de toucher à ce modèle d'équilibre libéral qu'était la Constitution du 11 février 1831. L'œuvre du Congrès national n'avait jusque-là été profanée qu'à la marge et dans de louables intentions : pour élargir le droit de suffrage et le rendre ensuite universel. Il s'agissait maintenant de tout autre chose. Rénover les structures de l'État pour y faire prendre place des Communautés et des Régions, comme l'avait dit Eyskens, c'était en somme admettre pour la première fois qu'il y avait plus d'une nation en Belgique, et ouvrir la porte à un concept qui suscitait encore les plus extrêmes réserves : le fédéralisme, dans lequel nous étions encore nombreux à ne voir que l'antichambre du séparatisme. Je suis d'une génération dont les manuels d'histoire ne se pouvaient concevoir sans référence aux vers assurément immortels du poète Antoine Clesse (1816-1889), autrement connu pour une chanson de guindaille étudiante célébrant la

TABLE

I. La Belgique est une éponge	9
<i>Talleyrand s'est trompé</i>	12
II. Ceci n'est pas un État	25
<i>Les peupliers étaient flamands</i>	29
III. Petits arrangements entre ennemis .	37
<i>Une révolte, pas une révolution</i>	44
<i>Trois clivages</i>	48
IV. <i>In Flanders Fields</i>	55
<i>Le cas de Conscience</i>	60
<i>À l'épreuve du suffrage universel</i> ...	65
<i>Les errances d'une idée</i>	73
V. Pauvre Wallonie	79
VI. Les failles de la méthode	89
<i>Une dynamique centrifuge</i>	95
<i>Changement de registre</i>	102
VII. Un si long cauchemar	107
<i>Condamnée à vivre</i>	113
VIII. Envoi	121

Mise en page
PCA
44400 Rezé

N° d'édition : L.01ELJN000398.N001
Dépôt légal : mars 2011

Extrait de la publication